

## Document

### « La course au Vésuve »<sup>90</sup>

Course du Vésuve

Résina

3<sup>91</sup>

A 2 heures nous avions rendez-vous chez Mad. Orloff pour une des choses les plus belles de toute mon Italie, la course du Vésuve.

[Vis-à-vis, en page de gauche, avec un signet de renvoi en page de droite<sup>92</sup>]:

Course du Vésuve, Vasi p. 187-198. Hist des Eruptions<sup>93</sup>.

Moritz Reisen II. p. 87 j. j. 1787 2 Worte<sup>94</sup>.

Kotzebue Erinnerungen p.<sup>95</sup>.

Eichholtz Briefe über Italien 1804. III. 158-172<sup>96</sup>.

Benkowitz Reisen v. Neapel in die umlieg. Gegenden 137-155 j. j. 1802<sup>97</sup>.

Küttner Wanderungen. II. 141. j. j. 1794<sup>98</sup>.

Stollberg's Reise III. p. 24-28. j. j. 1792<sup>99</sup>.

Chateaubriand Voy. au Vésuve. Souvenirs d'Italie etc p. 41-52. l'an 1804<sup>100</sup>.

Mayer Darstellungen, p. 358. 2 Worte. j. j. 1781 od. 82<sup>101</sup>.

---

<sup>90</sup> SOA-Děčín, AF Clary-Aldringen, c. 163, Cah. XXI : *Naples*, du 1<sup>er</sup> au 8 juin 1816, Ms. du 1<sup>er</sup> juin 1816. Le passage reproduit couvre 11 pages de manuscrits. La transcription respecte la graphie originale du document. Seul le passage du « françois » au « français » a été réalisé afin de faciliter la lecture. Cette réforme de l'orthographe, déjà réclamée par Voltaire, ne devient effective qu'avec la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1835.

<sup>91</sup> Mots-clés d'index organisés en tête de chaque page de droite et repris en fin de cahier. Les pages sont numérotées, ici de 3 à 14.

<sup>92</sup> Il est à noter le célèbre ouvrage de Dupaty ne figure pas dans cette liste.

<sup>93</sup> Mariano Vasi, *Itinéraire instructif de Rome à Naples*, Rome, Puccinelli, 1813. Le comte cite une version italienne, qu'il a pu se procurer sur place. Les journaux contiennent en outre une carte de l'*Itinéraire*, probablement découpée dans cet ouvrage, et marquée par le comte selon une pratique qui lui est familière.

<sup>94</sup> Karl Philipp Moritz, *Reisen eines Deutschen in Italien (1786-1788)*, Berlin, 1792. Sur ce représentant du mouvement préromantique : Ernst Osterkamp, « Le Laocoon à l'époque préromantique et romantique en Allemagne », *Revue germanique internationale*, n° 19, 2003, <http://rgi.revues.org/950>.

<sup>95</sup> Auguste v. Kotzebue, *Erinnerungen von einer Reise aus Liefeland nach Rom u. Neapel*, Berlin, 1805. Avec les *Itinéraires* de Vasi, cet ouvrage accompagne le comte durant tout son voyage. L'assassinat du dramaturge en 1819 a un grand retentissement et détermine l'adoption des décrets de Karlsbad en septembre.

<sup>96</sup> Johann Heinrich Eicholz, *Neue Briefe über Italien*, 4 vol., Zurich, 1806-1811. Référencé dans Dr. Reigebaur, *Handbuch für Reisende in Italie*, Leipzig, 1826, p. 78, un des nombreux répertoires qui aide les voyageurs à préparer leur séjour au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>97</sup> Karl Friedrich Benkowitz, *Reise v. Neapel*, Berlin, 1806. Johann Samuel Ersch, *Handbuch der Deutschen Literatur*, vol. 4, Leipzig, 1827, p. 782.

<sup>98</sup> Karl Küttner, *Wanderungen durch die Niederlande, Deutschland, die Schweiz und Italien in den Jahren 1793-1794*, vol. 2, Leipzig, 1796 et deuxième édition en 1807.

<sup>99</sup> Friedrich Leopold Stolberg (comte), *Reise in Deutschland, der Schweiz, Italien, und Sicilien*, 4 vol., Leipzig, 1794.

<sup>100</sup> François-René Chateaubriand, *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, Paris/Leipzig, Brockhaus, 1816.

<sup>101</sup> Friedrich Johann Mayer, *Darstellungen aus Italien*, Berlin, 1792.

Rehfues Briefe aus Italien 1804. III. p. 79-134<sup>102</sup>.  
Mad. de Stael Corinne. II p. 16. p. 32-34<sup>103</sup>.  
Benkowitz Helios der Titan I. p. 97. Apologie des Vesuvs. Ein Gedicht<sup>104</sup>.  
Gerning Reise II. p. 237-248. j. j. 1798<sup>105</sup>.  
Fr. v. d. Recke Reise III. 95-102. 271-277. Tiedge's Brief 293-307<sup>106</sup>.  
Seume Spatziergang nach Syrakel I. p. 351-356. j. j. 1802<sup>107</sup>.  
Morgeinstern Tagebuch I. p. 83-89<sup>108</sup>.  
Jacobi Briefe I. p. 322-345<sup>109</sup>.

et : N° 43 a Louise. Naples<sup>110</sup>]

« Ce fut là un grand jour marqué en rouge & à la lettre, car il l'était par le feu du Vésuve ; le ciel m'aime, car il m'a fait voir une petite éruption, chose après laquelle tant d'étrangers soupirent souvent en vain pendant des mois. Mon Dieu que ce Vésuve est beau ! Quel spectacle unique au monde ! Que les tableaux, les descriptions sont loin d'en donner une idée ! Notre course a été si bien arrangée & rendu aussi peu pénible que possible » ; elle l'est toujours extrêmement on a beau faire, mais ordinairement on sacrifie une nuit entière & cela pour voir le lever de soleil du haut du mont<sup>111</sup>. Au lieu de cela, nous avons montés de jour, ce qui est bien plus agréable, nous avons été de nuit au bord du cratère ce qui est indispensable, & à 2 heures après minuit nous étions dans notre lit horriblement fatigués & pouvant dormir la grasse matinée.

[page de gauche : N° 43.] « Avant 3 heures nous sommes partis : 1. 2. Les Orloff<sup>112</sup> 3. Flore<sup>113</sup> 4.

---

<sup>102</sup> Philipp Josph von Rehfues, *Briefe aus Italien während der Jahre 1801-1805*, Zurich, Gessner, 1809. Le comte utilise également l'ouvrage du même auteur *Gemälde von Neapel*, 3 vol., Zurich, 1808.

<sup>103</sup> Germaine de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Londres, 1807.

<sup>104</sup> Karl Friedrich Benkowitz, *Helios der Titan, oder Rom u. Neapel, Eine Zeitschrift aus Italien*, Leipzig, 1802. Édition de son journal.

<sup>105</sup> Johann Isaak v. Gerning, *Reise durch Oestreich und Italien*, 3 vol., Francfort, 1802. Collectionneur et diplomate, cet écrivain brillant est un proche de Goethe.

<sup>106</sup> Elisa von der Recke, *Tagebuch einer Reise durch einen Theil Deutschlands und Italiens*, 4 t., Berlin, 1815. Wilhelm Heinsius, *Allgemeines Bücher-Lexikon, aller von 1700 bis zu Ende 1815 erschienenen Bücher*, Leipzig, 1817, t. V, p. 447.

<sup>107</sup> Johann Gottfried Seume, *Spatziergang nach Syrakel im Jahre 1802*, Leipzig, 1805. Julia Trefzer, *Vergleich der Werke : Johann Gottfried Seumes « Spatziergang nach Syrakus im Jahre 1802 » mit Friedrich Christian Delius « Spatziergang von Rostock nach Syrakus »*, München, Grin, 2006.

<sup>108</sup> Il s'agit probablement de Carl v. Morgenstern, *Reise in Italien im Jahre 1809*, également connu sous le titre *Auszüge aus den Tagebüchern u. Papieren eines Reisenden*, 3 t., Leipzig, 1811-1813. t. I consacré à Naples.

<sup>109</sup> Probablement Georg Arnold Jacobi, *Briefe aus der Schweiz u. Italien*, vol. 1, Leipzig, 1796.

<sup>110</sup> Référence à la lettre, citée entre guillemets. Conservée par l'épouse du comte et retrouvée à Vienne en 1817, elle est insérée dans le corps du texte.

<sup>111</sup> Selon l'usage consacré, ainsi qu'en témoignent les récits contemporains et l'œuvre des peintres. Grégory Quenet, *Les tremblements de terre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 470-471.

<sup>112</sup> Les Orloff sont issus d'une grande famille russe, connue par le comte à Vienne. Le comte Grigoriï Vladimirovitch Orlov (1777-1826) est l'auteur d'un *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Bossange, 1823, et du *Voyage dans une partie de la France, ou Lettres descriptives et historiques adressées à Mme la comtesse Sophie de Strogonoff*, Paris, Bossange, 1824. Lors de la mise en forme son second voyage de Paris de 1822, à Vienne en 1825, le comte

Spiegel<sup>114</sup> 5. Mons. de Marcoff<sup>115</sup> 6. Lord Meath, l'oncle de Lord Clamwilliam<sup>116</sup> 7. Mons. Pover, un autre anglais qui ne parle qu'anglais & dessine 8. Moi 9. Harrison le médecin de Mad. Orloff<sup>117</sup> – de plus toute la maison Orloff, les femmes de chambre<sup>118</sup>, Telemaque<sup>119</sup>, Guibert<sup>120</sup> et le valet de chambre anglais<sup>121</sup> etc. Harrison est bien l'homme le plus enfant & le plus entêté que je connaisse. Il avait acheté trois cannes de palmier, & il mettait une importance vraiment comique à les brûler à la lave, & à les envoyer en Angleterre comme un témoignage de ses hauts faits. Son exemple m'a gagné & déjà en chemin j'ai demandé à Flore d'arrêter dans la Rue di Chiaja pour en acheter aussi deux à cet effet. Je les ai encore<sup>122</sup>.

À 4 heures nous étions à Resina. En quittant la grande route à gauche, on voit dans une cour de paysan un très beau palmier, un des trois beaux que je connais à Naples ; les autres sont celui de Mad. Circello & celui de la Strada nuova. Je crois qu'il y en a un dans le jardin du duc de Noja, à Pizzofalcone, mais hélas je n'y ai pas été<sup>123</sup>.

Les anes, les palanquins étaient pris, foule autour de nous, peut-être 100 hommes étaient en mouvement pour en transporter une douzaine. Chacun choisit sa monture, chaque guide vantait la sienne & le pas de sa mule, & le pied de son ane. C'était une bruyante embarcation. J'échus en portage à une mule qui m'avait l'air bonne personne tout à fait. Mad. Orloff & le comte Marcoff seuls étaient portés en

---

commente sévèrement ces « ennuyeuses lettres sur la France » du sénateur et ami. Selon sa méthode, il cède la parole à l'auteur et entame une copie délimitée : « C'est maintenant à Orloff de parler. [...] Il conte à fond ce que j'ai à peine indiqué. [...] Pendant que j'étais à Paris, Orloff & sa femme sont partis par les Bains des Pyrénées. [...] Le style en est à mon avis si mauvais [...], que je crois que [...] la plus grande partie est du cru du Sénateur. [Copie référencée] ». SOA-Děčín, c. 177, 29 mai 1822.

<sup>113</sup> Flore de Ligne (1775-1849), fille du prince de Ligne et tante du comte, épouse du baron de Spiegel en 1812. Un personnage omniprésent dans les journaux quotidiens de 1795 à 1831. Les deux voyages sont simultanés mais indépendants.

<sup>114</sup> Baron Raban de Spiegel (1775-1836), général au service autrichien.

<sup>115</sup> Comte Arcadi Ivanowitch Markoff (1747-1827), diplomate et représentant du tsar Alexandre I<sup>er</sup> de Russie auprès de Napoléon jusqu'en 1804. En 1820, il occupe d'importantes charges à la cour de Russie.

<sup>116</sup> John Brabazon, 10<sup>e</sup> comte Meath (1772-1851), pair d'Irlande. Richard Meade, 3<sup>e</sup> comte Clanwilliam (1795-1879) passe une partie de sa jeunesse à Vienne, auprès de sa tante, la princesse Lichnowsky, proche des Clary. Il accompagne Lord Castlereagh au Congrès de Vienne, ce que mentionnent les journaux du comte Charles-Joseph, alors attaché au service d'Elisabeth de Russie. Public Record Office of Northern Ireland, *Clanwilliam/Meade papers*, 2007, p. 10, [http://www.proni.gov.uk/introduction\\_\\_clanwilliam\\_meade\\_d3044.pdf](http://www.proni.gov.uk/introduction__clanwilliam_meade_d3044.pdf), consulté le 20 mars 2014.

<sup>117</sup> « Oracle de Mad. Orloff, son médecin anglais », (SOA-Děčín, c. 162, 1<sup>er</sup> avril 1816), rencontré en Angleterre et pris au service de la maison.

<sup>118</sup> Par exemple « Mill Victoire, française & femme de chambre ». SOA-Děčín, c. 162, 29 avril 1816.

<sup>119</sup> 29 avril : « Le nègre Télémaque que les Orloff ont pris à Vienne il y a 10 ans, qui a été à la Princesse Dolgoronky ».

<sup>120</sup> Un des membres de la maison Orloff.

<sup>121</sup> Le 29 avril, le comte note que l'« équipage Orloff » avec lequel il se rend de Rome à Naples comprend encore un valet de chambre français. Il ajoute : « Nous étions un résumé du monde et de toutes les nations ».

<sup>122</sup> Il s'agit d'une pratique répandue, notamment parmi les élites anglaises qui rapportent dans les manoirs les « preuves » du succès de leur voyage. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est par exemple indispensable de passer par l'atelier de Pompéo Batoni (1708-1785) à Rome et d'en ramener une esquisse ou un portrait. E. P. Bowron, P. B. Kerber (dir.), Pompéo Batoni, *Prince of Painters in Eighteenth Century Rome*, Londres, Yale University Press, 2007, p. 37-87. Une lettre de 1832 indique qu'une amie de Stendhal, Anna O'Reilly, possède un « bracelet de lave du Vésuve » : A. Doyon et Y. du Parc, *Amitiés parisiennes de Stendhal*, Lausanne, éditions du Grand-Chênes, 1969, p. 149.

<sup>123</sup> 29 juin : « J'écrivais à mon père : vous souvenez-vous du Duc de Noja ? Il est né Caraffa. Dieu sait au reste comment il s'appelait de votre temps. Il se souvient bien de vous avoir beaucoup vu chez les Hamilton. Sa maison et son beau jardin sont à Pizzofalcone, tout à côté des Hamilton qui habitaient à Capella Vecchia ».

[N° 43 a Louise. Naples. Reprise de la lettre] un fauteuil, 20 de ces coquins au moins entouraient Mad. Orloff & se relayaient pour la porter avec un train, des cris inhumains. Ils avaient l'air de la porter en triomphe. » Le commencement du chemin est joli ; on monte par de jolis sentiers & des vignes, la tour de Resina fait un joli effet. « Sur la porte de plusieurs maisons, ou de vignes il y a un buste de S. Janvier, la tête tournée vers le Vésuve, & la main étendue avec un air de prière commandante que j'aime beaucoup, & qui est assez expressive.

Bientôt les vignes, les figuiers diminuent, on ne marche plus entre des murailles de jardins, on est entouré de vieux torrents de lave noire, die den grellsten Abstich mit der umgebenden Natur bilden [qui forment un contraste net avec la nature environnante]. Les guides nous disent la date de chacune. On nous montre une lave qui prenait [rature] son cours vers Naples, mais elle s'est engouffrée dans tel fossé – cette autre a suivi le chemin entre deux murailles de vignes, sans faire aucun mal & elle a respecté les vignes des deux cotés. »

Le pauvre [biffé : Mr] Cte Marcoff était un peu dans les radotages, par ex. il voulait toujours savoir ce qu'ont fait de la lave qui coule jusqu'à la mer & y tombe. Il était difficile de lui répondre à cela.

Après a peu près une heure & demie de marche, nous arrivons à l'hermitage, placé à la moitié a peu près du sommet. [page de gauche : N° 43] « La place n'est pas jolie, cependant elle est entourée de très beaux & gros tilleuls, un arbre de la patrie qu'on voit rarement en Italie, & que je ne m'attendais pas à trouver au pied du Vésuve, ou il n'y a pas du tout de beaux arbres.

L'hermite vint nous recevoir, c'est un grand escogriffe qui a l'air de ce qu'on l'accuse d'être, un grand Spitzbub [voyou]. Il est hermite au Vésuve je crois depuis 30 ans, vénitien & ses amis prétendent qu'il a un bon meurtre par devers lui. – Il dit que c'est il y a deux jours que le Monte a été le plus méchant, il a eu de bonnes secousses, & lui et sa cabane ; & la terre tremblait sous ses pas ; & les habitués du Vésuve refusèrent d'y conduire les curieux pendant la nuit. Il n'a rien à craindre a moins qu'un terrechoto ne l'avalle comme une pillule, car il est séparé du Cone du Vésuve par une large & profonde vallée, que la lave ne pourrait jamais ni combler ni traverser.

C'est la maison qui n'est pas pittoresque<sup>124</sup> comme on le voudrait car la vue est la plus belle possible ; on voit comme sur un plateau toute la cote au pied du Vésuve, d'un coté jusqu'à Castellamare & Sorrento, de l'autre Naples & Pausilippe, la mer, les Isles etc.

[N° 43 a Louise. Naples] C'est en face de cette magnifique vue et & sous ces grands arbres que nous attendait un fort bon diner du cuisinier d'Orloff, il faisait un tems unique de beauté, & pas du tout trop chaud. Les groupes a l'infini que formaient nos guides & nos montures, faisaient un coup d'œil charmant. En revanche le Vésuve était couvert a moitié d'un gros capuchon de nuages & ne nous présageait rien de consolant pour la montée. » Haugwitz<sup>125</sup> & son adjudant nous ont rejoints pendant notre diner.

Ce diner était fort bon, & agréable, nous avons baguenaudé autour de l'hermitage, un peu dessiné, j'ai joui de la belle vue etc Pittlo a fait de fort jolis desseins. Nous sommes restés la a peu près jusqu'à 7 h. ½ avant de remettre la caravane en marche.

<sup>124</sup> Dès 1752 et son inscription dans le dictionnaire de Trévoux, l'émergence du pittoresque comme manière de voir « propre à la peinture » marque un déplacement de l'objet observé au sujet observant. Ce terme est récurrent dans les journaux. Friedrich Wolfzettel, *Le discours...*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>125</sup> Eugen Wilhelm, comte de Haugwitz. *Generalmajor* en 1813, il combat à Leipzig, en France puis contre les forces de Joachim Murat en Italie. Décoré de l'ordre de Marie-Thérèse, il est commandant de Naples de 1815 à 1817. Constantin v. Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, vol. 8, Vienne, Zamarski, 1862, p. 66. Le 11 mai, il apparaît dans une liste commentée comme « le Gubernatore Haugwitz ».

On continue a ne & en palanquin, les vignes ont disparu ; la désolation de la nature nous entoure, nous marchons sur les torrens de lave & entourés par eux, quelques haies, le long des chemins creux forment les seuls restes de végétation. [N° 43] « bientôt nous entrons dans la région des nuages epais qui couvraient le sommet du mont. Encore une demi-heure & nous nous trouvons au pied du Cone de cendres, ou il faut quitter le dos de nos amis.

Nous montons, & cette montée est réellement une des choses les plus pénibles & les plus fatigantes que je connaisse. Chaque guide a une corde ou un mouchoir autour du corps, on s'y accroche & il vous traîne. » On eprouve un sentiment très pénible de s'accrocher tout a fait a un fellow-creature [une créature pareille], & de s'en servir comme d'une bete de somme. J'avais peur de faire tomber Raffaele<sup>126</sup>, quoiqu'il put dire pour me prouver qu'il était avezzo [habitué] a ces manières & que cela ne lui faisait rien du tout. » On avance presque malgré soi, moitié de gré moitié de force, on enfonce dans la rapilla ou cendre, qui consiste en petites pierres aigues car il ne faut pas croire que ce soit de la cendre comme dans une cheminée, puis il faut faire d'énormes enjambées par-dessus quelque bloc de rocher, dont chaque angle vous blesse ; j'étais en nage. On voit devant soi cet interminable mur qu'il s'agit de grimper comme une mouche, on entend gronder le volcan, on n'apperçoit point sa flamme. [N° 43.] « Souvent nous nous reposons im auszuschenken [pour nous désaltérer] & pour regarder derriere nous ; cette vue était fabuleusement extraordinaire. Autour de nous était le chaos, la désolation de la nature, lave & rocher. A nos pieds une mer de nuages qui isolaient dans la création la pointe du Vésuve & ses uniques habitants qui étaient notre caravane. Ces nuages prenaient

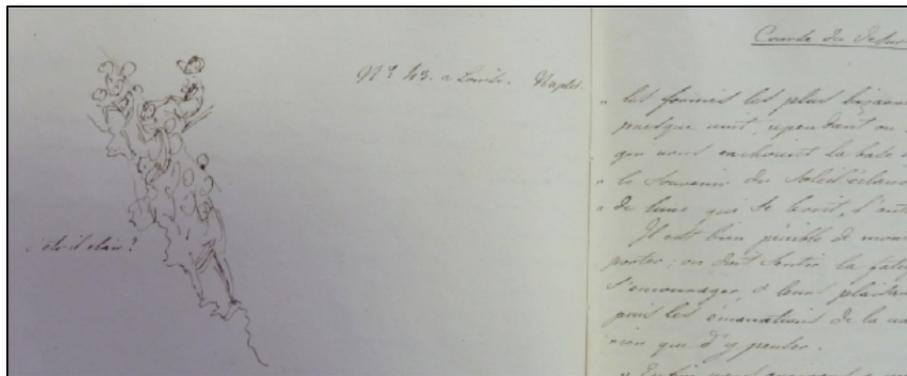
Course du Vésuve

Cone

Cratère

6

[N° 43 a Louise. Naples] les formes les plus bizarres & les plus fantastiques – il faisait presque nuit, cependant on distinguait parfaitement au-delà des nuages qui nous cachaient la base du Vésuve – le contour des cotes & la mer. Le souvenir du soleil éclairait une partie du ciel, un Pfaffenschnitzel [beau quartier<sup>127</sup>] de lune qui se levait, l'autre.



Il est bien pénible de monter à pied : il doit être affreux de se faire porter ; on doit sentir la fatigue de ces gens ; & leurs cris forcenés pour s'encourager, & leurs plaisanteries entre eux & avec vous, font peur : & puis les émanations de la nature-lazzaroni !... cela fait boucher le nez rien que d'y penser.

Enfin nous arrivons à un endroit où tout le monde se repose ; il faisait nuit tout à fait. Un grand rocher cache encore le cratère & la flamme, mais on entend le tonnerre de l'éruption & l'on voit des bouffées de fumée rouge qui illuminent le ciel – l'on s'assoit, mais la terre est brulante, de tout cotés sortent de petites colonnes de fumée. Es ist einem unheimlich zu Muthe [C'est très effrayant], on sent que l'enfer est sous

<sup>126</sup> Le laquais de place que le comte s'attache à Naples.

<sup>127</sup> Le dictionnaire des proverbes allemands édité par Karl Friedrich Wilhelm Wander (*Deutsches Sprichwörter-Lexicon*, Leipzig, 1873, vol. 3, p. 1242), indique que le terme renvoie aux plus belles pièces de viande.

chaque pas qu'on fait<sup>128</sup>. Flore ne s'est pas très bien conduite, elle avait peur, ses nerfs étaient agités, Spiegel était à 100 pas en arrière, elle l'appelait, elle le croyait tombé dans quelque crevasse, j'ai vu le moment qu'elle retournerait en arrière pour le chercher !

J'ai profité de cette halte pour changer de chemise derrière le rocher, c'est là ma grande précaution de santé, sans laquelle j'aurais pu me mal trouver de cette course.

On ne s'arrête pas longtemps. La terre n'est brûlante qu'à l'endroit de cette halte, passé ce point, elle ne l'est plus. Il faut que la croûte y soit moins épaisse<sup>129</sup> etc. On a repris courage [rature], on a repris des forces ; invigorito [fortifiés] on se remet à monter, on ne voit encore que les bouffées de fumée rouge qui dépassent le sommet devant vous. Les premiers arrivés à ce sommet crient, vous encouragent, Raphael tire, tire, vous suivez ses pas – encore 10 minutes & vous vous tournez vis-à-vis le plus beau coup d'œil du monde !.....

[page de gauche : moi brûlant ma canne]



L'enfer est devant mes yeux. Je me trouve dans l'intérieur de l'ancien cratère. Je devine à peine son contour à travers le feu et la fumée. – au milieu s'élèvent deux monticules deux bouches à feu d'où s'élancent avec un bruit terrible deux gerbes de feu, immenses ; les deux cratères alternent, quand l'un se repose, l'autre part. Tantôt, ils ont l'air de se répondre – tantôt ils partent à la fois. La beauté de ce

Vésuve

Eruption

Lave 7

<sup>128</sup> Image présente notamment chez Dupaty et Chateaubriand.

<sup>129</sup> Écho à la description de Montesquieu : « Vous remarquerez qu'à 50, 100 et 150 pas de l'embouchure [...] il en sort une chaleur insupportable, et telle que celle qui forme les bains chauds qui sont en tant de lieux à Bayes et à Pouzzoles ; ce qui fait penser que ce terrain est plein de Vésuve cachés. » *Voyages de Montesquieu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1894-1896, t. II, p. 24.

[N° 43 a Louise. Naples] feu, la variété de ses formes, de ces masses d'ombres & de lumière passe toute idée. On voit venir le moment de l'explosion : un tourbillon de fumée l'annonce, un bruit sourd l'accompagne, la gerbe de fusées part – ah je ne regrette plus la girandole de S. Ange. La Vésuve la défie en beauté ; une pluie de pierres ardentes suit l'explosion, c'est des points d'or qui se dessinent sur le feu rouge & la fumée rouge et noire. Elles roulent le long du cône avec un cliquetis presque effrayant. Quelques une d'énormes sont lancées si loin que vous croyez qu'il faut qu'elles vous tombent sur le nez, mais on s'aguerrit bien vite, en voyant qu'elles ne dépassent jamais une certaine distance.

Du pied du plus grand cône sortaient 3 torrens de lave. Un gros globe de feu en es le commencement, le torrent est couvert d'une croûte noire & crevassée ; je ne l'ai pas vu avancer quoique Mad. Orloff prétende qu'elle a vu la lave couler, & qu'elle se soit bien fâché contre moi, pour ne pas avoir voulu convenir que je la voyais marcher. La bonne dame est sujette a se facher contre ceux qui ne voyent pas comme elle, & l'imagination est une belle chose, & fait voir bien des choses que l'on croit voir de bonne foi. Elle a été bien faible de nerfs, la pauvre Mad. Orloff, en se trouvant en face de cet imposant spectacle. Elle voulait absolument s'en aller tout de suite, elle disait à son mari : Je t'en supplie, mon cher ami, allons nous en ? Je suis à tes pieds ! Que puis-je faire pour toi, afin que tu t'en ailles ? Elle était au désespoir. Orloff lui répondait tout en nazillant, que c'était impossible, qu'il n'y avait aucun danger etc on eut bien de la peine à la calmer ! flore avait eue peur d'avance, toute la journée déjà elle mourait de peur, elle croyait que la terre s'ouvrirait sous ses pas – mais une fois en présence de l'éruption, & le Baronet qu'elle avait cru perdu a coté d'elle, elle s'est rassurée & aguerrie bien vite, & a joui en plein comme moi de la magnificence incroyable du coup d'œil.

Au pied du grand cratère, il y en a un petit troisieme. Je suis persuadé (dans mon système a moi, qui prouve fort peu de choses) qu'un de ces jours peut-etre ces 3 Cratères se réuniront en un grand ; la croute qui les couvre, les parois qui les séparent doivent crouler. Peut-etre l'explosion ne sera-t-elle que l'affaire d'un instant, peut-etre aussi y aurat' il une grande & véritable éruption. On dit que la lave descend déjà a un mille & demi, on dit qu'elle a déjà mangé des vignes, & qu'il y a déjà des

### Vésuve

8

[N° 43 a Louise. Naples] habitants de Torre del Greco dans les larmes (pas vrai ! elle a été tout a fait inoffensive) tout cela sont des contes dont les guides ornent leur récits. C'est comme cela aussi qu'ils nous ont conté que la nuit dernière un anglais avait eu ses habits brûlés, & une forte blessure à la tête, par une pierre, pour s'être trop avancé malgré eux. Il n'y a pas un mot de vrai ; hier on disait qu'un marchand allemand avait eu la cuisse cassée, de la même manière ; il y a a parier que cela n'est pas plus vrai.

Le Duc de Narbonne<sup>130</sup>, Mons. Parrat<sup>131</sup> et le petit Cazas<sup>132</sup> nous ont rejoint pendant que nous étions en admiration, au bord du cratère. Un grand diner les avait empêchés d'être des nôtres.

Je ne puis dire ni la hauteur des gerbes, ni la distance à laquelle nous étions du feu, l'œil n'a aucun point de comparaison & se trompe facilement, & je ne voudrais point mentir.

Je suis descendu jusqu'à la lave, pour y brûler ma canne. En l'enfonçant, il en est sorti une flamme très vive & dans l'instant le beschlag war aufgegangen [le ferret avait disparu] & y est resté & me voila piquant piquant, pour le rattraper. Cela m'a réussi, non sans peine. J'ai entendu la lave knistern und knarren [crépiter et craquer], mais comme j'ai dit elle va trop lentement & ne sort pas du cratère en assez grande quantité pour que je l'aie vu avancer. Le bruit de l'explosion est extrêmement fort.

---

<sup>130</sup> Les journaux indiquent qu'il s'agit de l'ambassadeur de France à Naples, nommé Amalric, ayant connu l'émigration à Londres et en Allemagne, rencontré « avec Mad. Louis XVIII » à Teplitz. Les dictionnaires de noblesse renvoient plutôt à Raymond-J.-M. de Narbonne-Pelet, duc par ordonnance royale en 1817, et ambassadeur de France à Naples de 1817 à 1820. Les journaux tiendraient alors compte de cette mise à jour lors de la rédaction de 1817. Le comte peut faire un amalgame avec Louis-M.-J. Amalric de Narbonne-Lara, émigré à Londres, de retour sous le Premier Empire et ambassadeur à Vienne en 1813, l'année de sa mort.

<sup>131</sup> Le 11 mai, on trouve : « Mons. Parrat, secrétaire de légation de France [...]. Il a voulu se tuer à Varsovie, & d'amour ».

<sup>132</sup> Un des membres ou des proches du corps diplomatique français.

Nous sommes restés près de 2 heures à voir ce magnifique feu d'artifice ; Orloff avait du vin, des oranges, qui n'étaient pas de refus après la fatigue de l'ascension. Harrison a été têtu comme une mule ; il voulait toujours aller plus loin & marcher sur la croute de la lave, malgré les cris d'Orloff & des guides ; il était comme un enfant, car il n'en voyait pas davantage.

Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle unique, on a eu toutes les peines du monde à me faire descendre. Tout le monde était parti, Spiegel m'a appelé peut être 30 fois, je disais toujours « je viens », & je restai. J'aurais passé la nuit à cela, si on m'avait laissé faire. Je trouvais criminel de ne pas rester plus longtemps à voir ce que nous tous nous n'étions probablement pas destinés à revoir de notre vie.

Enfin je pars tout à fait au désespoir & je me mets avec Rafaele à descendre ou plutôt à glisser à bas du cône. Cette manière de cheminer est la chose du monde la plus amusante. Je descends sur mes talons,

## Descente

## Marcoff

9

[N° 43 à Louise. Naples] je glisse dans la cendre, je tombe, je fais des pas d'une toise, toujours je trouve secours & protection dans le bras de Rafaele. On descend d'un autre côté, beaucoup plus rapide que celui par où l'on monte. De jour ce gouffre à pic doit être effrayant. Les flambeaux étaient tous en avant, je les voyais dans le fond comme des vers luisants ; je n'avais pour m'éclairer qu'un petit peu de lune ? Flore prétend qu'elle ne marchait plus, qu'elle planait comme lorsqu'on rêve.

Au bas du cône de cendres étaient nos montures. Je me remis à mule & nous revînmes chez l'hermite. Le temps était d'une beauté inouïe, & cette foule de monde aux flambeaux était très pittoresque.

J'ai fait une bonne partie du chemin avec Mons. Cazas & Mlle Victoire, on allait chacun pour soi, on se perdait, on se retrouvait à côté de quelqu'un d'autre de la société, qu'on reconnaissait à peine dans cette demi-obscurité ; les jours que ces flambeaux jetaient sur les haies, les vignes etc, ces objets qui disparaissaient & reparaissaient tour à tour, tout cela avait un air tout-à-fait magique & d'un autre monde.

À mesure que nous approchons de Résina, les cris, les disputes de cette canaille augmentent par l'appât du gain de quelques sous. Chacun voulait se rendre nécessaire, l'un portait mon gros manteau, l'autre s'était emparé de ma chemise, un troisième ma canne ; l'autre ne portait rien, comme à l'enterrement de Mons. Malbrough<sup>133</sup>, mais n'en voulait pas moins être payé. Mon guide me vantait le pas de ma mule & était bien glorieux qu'elle n'eut point fait de faux pas, tandis que le docteur était tombé deux fois avec son ane etc.

Enfin nous nous retrouvons tous mezzo-morti [à moitié morts] à Resina, & à nos voitures ; il ne manquait que le Comte Marcoff que nous avons perdu dans la bagarre – on l'appelle, on le cherche, on l'attend, non sans inquiétude ; enfin après une demi-heure, il arrive, à pied, entouré de monde, & la tête enveloppée. Le pauvre vieillard n'avait pas voulu descendre en palanquin & avait fait une chute d'âne (tiré de dessus un tel) & s'était fait assez mal au front. Je reviens avec les Spiegel, à 2 heures nous étions dans nos lits respectifs, mais bien échauffés & bien fatigués & bien enchantés de notre expédition qui a réussi à souhait.

Si le Vésuve devient plus méchant, j'espère y retourner ; je voudrais à présent le voir de jour. Mon Dieu que c'est beau. Les habitants ou pour mieux dire les voisins ont bien peur. Flore a cependant été

## Le Vésuve

## Corinne

10

Incommodée 2 jours de l'extrême fatigue. »

« Ce phénomène du Vésuve » dit Corinne II. p. 16.<sup>134</sup> « cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs, qu'on aperçoit à peine leur existence ; & l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées ; mais tout à coup l'étonnement que dois causer l'univers se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création :

---

<sup>133</sup> Référence à l'air célèbre qui donne lieu à de nombreuses estampes et représentations de théâtre.

<sup>134</sup> Germaine de Staël, *Corinne...*, *op. cit.*

tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits longtemps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme & qu'une force indépendante de lui le menace ou le protège, selon des lois qu'il ne peut pénétrer etc.

p. 32. « Corinne & lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitans de Portici, qui les engageaient à grand cris à venir voir la montagne, c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve [...]

[La copie se poursuit de la page 10 à la page 14].

Chapeaux défendus

Palais du roi

14

Corinne promet à lord Nelvil, en le quittant, de lui remettre le lendemain matin l'histoire de sa vie.  
p. 92. »

(Mad. de Stael est morte le 14 juillet 1817.)